

Partir de l'énigme, ne jamais aboutir

L'ŒUVRE DE FRANK WESTERMAN

Il n'est pas rare que le premier album d'une formation de musiciens soit le plus attrayant. Comme si l'âpreté expressive d'une première œuvre contenait en puissance toute la lumière des étoiles appelées à briller dans un nouveau firmament. Ce que la composition gagnera ensuite en maîtrise technique, en raffinement d'écriture et en profondeur musicale, elle l'aura perdu en énergie et en spontanéité. L'explosivité des débuts sera sans doute suivie d'une foule de très belles créations, mais elles auront peu à peu ce petit quelque chose de prévisible qui donne l'impression que l'on connaît déjà la recette.

La remarque pourrait aussi bien s'appliquer à certaines œuvres littéraires. Entre autres, mais heureusement pas entièrement, à l'œuvre de Frank Westerman (° 1964). Le maître néerlandais de la littérature non-fictionnelle a derrière lui vingt années d'une création aussi riche que variée. Toutefois, la lecture de sa première publication, *De brug over de Tara* (Le Pont sur la Tara, 1994) me rend un peu mélancolique. D'emblée, Westerman montre qu'il excelle à décrire une atmosphère. «Ce soir-là, nous fumions des cigarettes arabes de marque Hollywood et buvions du café dans un fildžan, petite tasse turque de la taille d'un dé à coudre. Quatre-vingts kilomètres plus loin, le combat faisait rage pour l'État du fildžan, du nom que les musulmans avaient donné à la guerre perdue». Dans cette première œuvre se révèle déjà combien il a le sens de la formule, celle qui vous plonge tout de suite dans le vif du sujet. Mais, en dépit de quelques superbes envolées, la prose de *De brug over de Tara* n'échappe pas à la critique, car elle est trop au service de la narration et, par moments, la hâte de raconter rend le style rude et haché. Les écrits ultérieurs de Westerman donneront plutôt à penser, par contre, qu'il n'a cessé de polir son texte. La phrase y est presque parfaite, la prose frise le maniérisme.

L'énigme de la guerre

Dans son premier livre, Westerman s'exerce déjà aux méthodes qu'il remettra à l'épreuve plus tard. De même que, dans *Ingénieurs de l'âme*¹, il suit le parcours de l'écrivain soviétique Konstantin Paustovski, il marche avec *De brug over de Tara* dans les traces du romancier néerlandais A. den Doollaard (1901-1994), qui considérait la Yougoslavie comme sa seconde patrie. Souvent, les ouvrages de Westerman ont pour point de départ une question énigmatique. Dans *El negro et moi*², il s'agit pour lui de savoir qui est

l'Africain empaillé qui a été exposé jusqu'en 1997 à Banyoles, en Catalogne. Dans *Ingénieurs de l'âme*, il se demande comment il est possible que la baie de Kara Bogaz dont il est question dans le livre éponyme écrit en 1932 par le Soviétique Konstantin Paustovski semble avoir disparu de la surface du globe.

C'est une énigme analogue qui constitue le point de départ d'une enquête journalistique récemment publiée par Westerman, manifestement doué pour cette discipline: *De slag om Srebrenica* (La Bataille de Srebrenica). La partie consacrée à la chute de l'enclave, avec le massacre que l'on connaît et qu'il avait précédemment évoqué dans *Het zwartste scenario* (Le Scénario le plus noir, 1996), est et restera une enquête journalistique particulièrement bien documentée et extrêmement douloureuse sur les raisons pour lesquelles les militaires néerlandais ont pu ainsi, dans la «zone sécurisée», laisser tomber la population bosniaque. L'écrivain note ceci: «Les Néerlandais se rendent utiles lors de la mise en œuvre de l'épuration ethnique: ils vident les lieux et jalonnent de bandes adhésives le chemin vers le portique, si bien que les fugitifs quittent le terrain en rangs serrés et n'ont aucune possibilité de se mettre à l'abri».

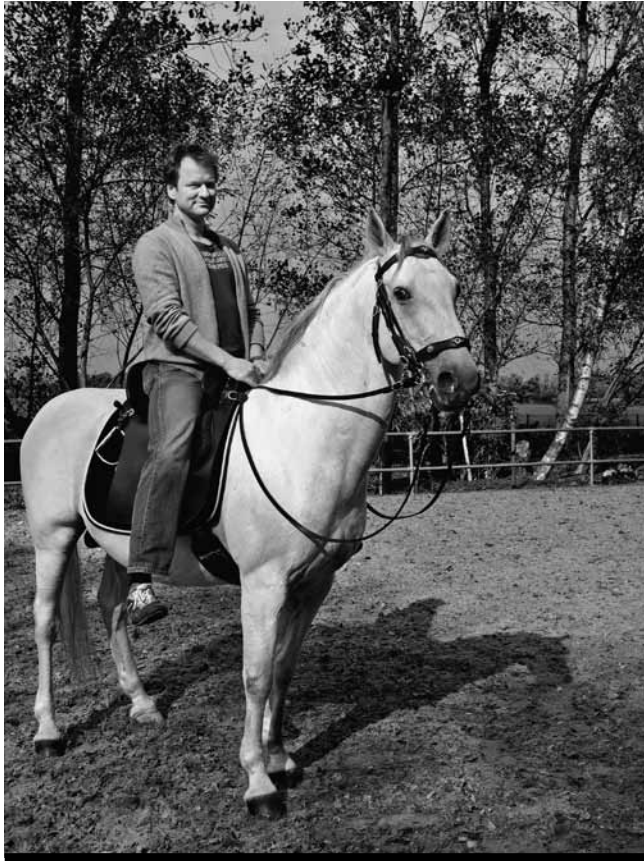
Mais Westerman ne s'en tient pas uniquement à pareille recherche journalistique des faits susceptibles de tirer l'énigme au clair. Son travail d'enquêteur est constamment placé sous le signe de questions sociales, voire presque philosophiques. Dans *De graanrepubliek* (La République céréalière, 1999), il entreprend, à partir de l'histoire de quelques gentlemen farmers, une exploration du processus par lequel le paysage et l'agriculture ont été sacrifiés au nom de l'idéologie du progrès, de la concentration des structures agraires, de l'industrialisation, et il en arrive au constat que cette idéologie s'est trouvée en butte à ses propres limites. Dans *Ingénieurs de l'âme*, il tente de comprendre comment il a été possible en Union soviétique que les *fiziki* et les *liriki*, les ingénieurs et les écrivains, concluent un pacte diabolique visant à couler dans le même moule socialiste les réalités physique et intellectuelle. Dans *El negro et moi*, il enquête sur le racisme qui, dans la tradition européenne, était jadis visible et est aujourd'hui plutôt caché.

Se distancier de la distanciation

Dans sa tentative d'apporter une réponse à ces questions, Westerman fait également intervenir ses propres expériences et sa personnalité. Dès son premier ouvrage, il commence, en se forçant un peu, à s'affranchir du credo journalistique selon lequel il faut être objectif. «Je me suis trouvé concerné alors que j'aurais en fait voulu garder mes distances», écrit-il. Jusqu'en 2002, il travaille pour des quotidiens néerlandais influents, et ses livres sont marqués de l'empreinte du journaliste. Dans la suite, il décidera de s'établir comme écrivain à temps plein et son œuvre sera de plus en plus littéraire et personnelle.

C'est ainsi que, dans *Ararat*³, il gravit ce mont où, d'après la Genèse, l'Arche de Noé s'est échouée, une histoire qu'il a entendue à satiété lorsqu'il était jeune. En réalité, cette ascension du mont sacré est pour lui une manière de se mettre à l'épreuve: veut-il vraiment se détacher de l'héritage de ses parents, est-il capable de résister à l'appel des sirènes d'en haut?

Le grand thème d'*Ararat* est la relation tendue entre la science et la religion. Ce sont les disciplines scientifiques qui ont ébranlé la foi de Westerman. Non pas, cependant,



Frank Westerman

photo Kl. Koppe.

que chez lui la raison l'ait emporté sur l'imagination et ait rompu le charme. Il nous raconte que, jeune écolier, il était fasciné par les nombres imaginaires. Avec un nombre dont le carré est moins un - une impossibilité selon le sens commun -, on peut déboucher sur un monde qui engendre lui-même une foule d'applications pratiques. Pour lui, cela confinait au divin.

Manger, boire ET écouter des histoires

*La Vallée tueuse*⁴ a une fois encore pour thème le rapport entre science et mythe. Après le sombre 25 août 1986 qui, dans une vallée perdue du nord-ouest du Cameroun, a vu périr 1 746 personnes et un grand nombre d'animaux, s'engage une recherche désespérée des causes du sinistre. Que s'était-il Dieu passé? Avec tout leur côté macabre, écrit Westerman, les conditions étaient quasi idéales pour aller glaner les histoires qui ne manqueraient pas de s'échafauder en rapport avec la situation. Et l'homme, poursuit-il, vit d'histories. Car chacun en ce monde élève ses enfants en leur donnant à manger et à boire ET en leur racontant des histoires.

D'emblée, un conflit éclate entre deux récits scientifiques. Le Français Haroun Tazieff, éminence grise de la volcanologie, affirme que, sous le lac Nyos, un volcan est entré en éruption. Des gaz volcaniques propulsés à travers les eaux du lac ont dégagé un nuage de dioxyde de carbone et de vapeur sulfureuse qui a entraîné la mort des êtres humains et des animaux. Tout en étant d'accord sur le fait que le CO₂ est le principal coupable, le scientifique islandais Haraldur Sigurdsson conteste, lui, qu'il y ait eu recrudescence d'activité volcanique. Pour lui, une bulle de gaz carbonique s'était formée dans le lac, et un phénomène inexpliqué a provoqué un déséquilibre dans la couche supérieure, qui faisait office de bouchon.

Dans la première partie de *La Vallée tueuse*, Westerman dépeint brillamment la discussion qui met aux prises les deux scientifiques et leurs disciples respectifs. Preuve, si besoin en était, de son aptitude à donner un souffle littéraire à son journalisme scientifique: alliant à merveille l'exposé limpide de questions complexes et le sens des implications sociales et psychologiques de l'univers scientifique, il combine idéalement les points de vue scientifique et non-scientifique.

Westerman évoque encore un épisode qui, selon lui, ne serait pas crédible dans un roman, mais qui est bel et bien réel: les premiers à pénétrer dans la vallée de la mort étaient trois prédicateurs blancs, parmi lesquels deux Néerlandais. Ils venaient de directions différentes, mais se sont rencontrés sur un chemin abandonné. Dans le volet sur les porteurs de mythes, Westerman relate l'équipée des Néerlandais, qui se sont efforcés chacun à sa manière de saisir l'ampleur de la détresse humaine et de venir en aide aux proches des disparus.

Vient aussi la version des faiseurs de mythes. L'un d'entre eux est le professeur camerounais d'art dramatique Bole Butake, auteur du texte *Lake God*. Bole, nous dit Westerman, ne se satisfait pas des réponses de la religion occidentale et pas davantage de celles de la science. Recherchant la cause chez les humains, il analyse scène par scène ce qui a mal tourné dans les rapports entre ceux-ci. Il évoque notamment les haines qui ont surgi entre les gens peu avant la catastrophe.

Westerman laisse entendre que ce genre d'histoire n'en dit certainement pas moins que la version scientifique de la réalité. De même qu'une théorie scientifique est tributaire des faits mais n'en subit pas entièrement la contrainte, le mythe renferme en lui un squelette de faits historiques. L'écrivain ne prend parti pour aucun des récits, pas plus qu'il ne le fait dans le débat scientifique.

La dernière partie contient pêle-mêle des récits d'habitants qui ont vécu la catastrophe, des passages de *Lake God*, des théories sur des rumeurs de complot à propos d'un test avec une bombe à neutrons, des interprétations de chefs de tribus camerounais et des considérations sur les faiseurs de mythes. Le livre semble, chemin faisant, devenir de plus en plus fragmentaire. Peut-être cela va-t-il de pair avec l'idée que l'enquête ne doit pas nécessairement conduire à la vérité et que le monde n'est en somme qu'une cacophonie de récits.

La Vallée tueuse est du Westerman du meilleur cru. Reprenant sans cesse son exploration, empruntant chaque fois une nouvelle voie vers l'énigme. Mêlant l'investigation journalistique et la quête philosophique. Cherchant et ne trouvant pas. Le critique dira: au fil du temps, le squelette de sa méthode est parfois devenu trop apparent sous la

chair de sa narration. L'observateur enthousiaste rétorquera: qu'il devienne identifiable, comment pourrait-il en être autrement? Car l'auteur a trouvé un mode d'expression qui n'appartient qu'à lui, il a développé une forme littéraire non-fictionnelle dans laquelle convergent de façon absolument unique la littérature et le journalisme, le scientifique et le non-scientifique, Westerman et le monde.

Tomas Vanheste

Rédacteur du média numérique «De Correspondent».

tomas@decorrespondent.nl

Traduit du néerlandais par Jean-Marie Jacquet.

www.frankwesterman.nl

Notes

- 1 Titre original : *Ingenieurs van de ziel*. La traduction française, signée Danielle Losman, est parue aux éditions Christian Bourgois de Paris en 2004 (voir *Septentrion*, XXXIII, n° 1, 2004, pp. 78-80).
- 2 Titre original : *El Negro en ik*. La traduction française, signée Danielle Losman, a été publiée aux éditions Christian Bourgois en 2006 (voir *Septentrion*, XXXVI, n° 2, 2007, pp. 79-80).
- 3 Même titre dans la version originale. La traduction française de Danielle Losman est parue aux éditions Christian Bourgois en 2010 (voir *Septentrion*, XXXIX, n° 2, 2010, pp. 81-83).
- 4 Titre original : *Stikvallei*. La traduction française, signée Annie Kroon, est parue aux éditions Christian Bourgois en 2015.